L'ATTENTAT DE VERSAILLES, OU LA CLÉMENCE DE LOUIS XVI.

TRAGÉDIE.

Ut Trojanas opes, & lamentabile regnum
Eruerint Danaï. . . . . .

A GENEVE, & se trouve à Paris.

1790.

LE ROI.
LA REINE.
LE DAUPHIN.
Le Duc D'ORLÉANS.
La Marquise DE TOURZEL, *gouvernante du Dauphin.*
Le Duc DE GUICHE, *capitaine des gardes.*
Le Comte DE MONTMORIN, } *Ministres.*
Le Maréchal DE BEAUVEAU, }
* NEKRE. }
Madame NEKRE.
CALONNE.
Le Comte DE MIRABEAU.
Le Comte DE LALLY.
Le Marquis DE SAINT-HURUGE.
CÉRUTTI, *Ex-Jésuite, confident de Nekre.*
DURUEY, *ami de Calonne.*
Le Comte DE LA TOUCHE, *Chancelier du duc d'Orléans.*
Le Marquis DE LA FAYETTE.
CHAPELIER, *député de Bretagne.*
BARNAVE, *député du Dauphiné.*
LA CLOS, *serviteur intime du duc d'Orléans.*
Députés de l'assemblée nationale.
Gardes.
Peuples.

La scene est dans différens appartemens du château de Versailles.

---

* On s'est permis d'écrire son nom comme on le prononce pour la facilité & la douceur de la versification.



AVERTISSEMENT.

J'OFFRE à mes concitoyens une piece vraiment nationale, dont le ſujet n'a point été puiſé dans les annales obſcures de l'hiſtoire, mais pris ſur le temps même.

J'ai vu & j'ai voulu conſacrer un des plus extraordinaires & des plus affreux événemens dont un Français puiſſe être le témoin dans ſa patrie. J'ai cru pouvoir ſubſtituer M. de Calonne à ſa lettre au roi, où il diſoit, au mois de février dernier, avec autant d'énergie que de vérité : VOYEZ CE QUE VOUS ÉTIEZ, ET VOYEZ CE QUE VOUS ÊTES ; que ne pourroit-il pas ajouter aujourd'hui ? . .

Je ne dirai qu'un mot ſur la compoſition & le ſtyle de cet ouvrage ; on s'appercevra facilement ſans doute, que je me ſuis étudié à rapprocher dans cette piece toutes les plus belles ſituations de nos plus célebres tragiques ; j'en ai même ſouvent pris des vers entiers, imité beaucoup d'autres, & preſque toujours rappellé chaque ſcene par un des premiers vers de celle contre laquelle j'oſois me propoſer de joûter ; le public me trouvera ſans doute bien audacieux ; les connoiſſeurs jugeront ſi j'ai réuſſi.

Qu'on ne me reproche point ici de perſonnalités ; j'avertis mes lecteurs qu'il faut ſe porter à un

ſiecle du nôtre pour voir cette piece à ſon véritable point d'optique, & par conſéquent nous ſuppoſer tous morts; d'ailleurs je dirai avec Juvenal :

Semper ego auditor tantum, nunquamque reponam; vexatus toties rauci, Theſeide Codri.

L'ATTENTAT DE VERSAILLES, OU LA CLÉMENCE DE LOUIS XVI, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALONNE, DURUEY.

CALONNE.

Oui, je viens dans Paris faire entendre ma voix,
Du sceptre chancelant je viens plaider les droits,
Rappeller les Bourbons au rang de leurs ancêtres,
Et le peuple français à l'amour de ses maîtres.
Que les temps sont changés ! quand je vins au conseil,
La cour brilloit encor d'un pompeux appareil ;
De Versailles sur-tout, de ces lieux magnifiques,
Les courtisans en foule inondoient les portiques,
Et les autres états, également soumis,
Confondoient dans leurs vœux Antoinette & Louis.
Un étranger sorti d'une secte ennemie,
En un vaste désert a changé ma patrie ;
Ses perfides conseils, sur le front de Louis,
Ont flétri la couronne & desséché les lys ;
Tout a péri, grands Dieux! entre ses mains funestes !
De nos Français, dis-moi, que font ici les restes ?
Les droits sont-ils sans force, & les lois sans vertu ?
Enfin Nekre à ses pieds a-t-il tout abattu

De ce qui s'eſt paſſé, je fus inſtruis à peine.

D U R U E Y.

Dans la tombe on venoit de deſcendre Vergenne,
Quand Montmorin parut ; ſes commis affligés,
L'obſervent en ſilence autour de lui rangés ;
Il quitte les états de la fiere Armorique ;
Il fonde ſur Gérard toute ſa politique ;
Ce tortueux Gérard qui ſoutint autrefois
Du débile Gravier la trop timide voix ;
L'œil morne maintenant, les paupieres baiſſées,
Craint de payer lui ſeul leurs ſottiſes paſſées ;
Pour Montmorin, il offre en parole, en écrit,
Dans un très-petit corps, un plus petit eſprit ;
Des bienfaits de Louis, comblé dès ſon enfance,
Il ne ſut le ſervir que de ſon ignorance ;
La guide de l'Europe échappée à ſes mains,
Voltige au gré des vœux de tous les ſouverains ;
Guſtave le dédaigne, & Joſeph le commande,
L'aigle de Frédéric plane ſur la Hollande :
Mais un bruit qui bientôt s'accrédite à la cour,
Vient d'un premier miniſtre annoncer le retour.
De l'œil de bœuf ému les voûtes retentiſſent,
Du courtiſan pillard les cheveux ſe hériſſent ;
Caſtries fuit, Ségur fuit, pouſſant des cris aigus ;
Breteuil même étonné regarde vers Dangus :
Brienne, s'aſſeyant ſur les marches du trône,
Du pouvoir ſouverain cependant s'environne,
Et du hardi prélat l'eſprit inſidieux
Contre nous ſe déploie en édits déſaſtrueux ;
Les enfans de Thémis, fuyant leur domicile,
Dans des temples obſcurs vont chercher un aſyle,
Et priſonniers au ſein d'un nouvel Illion,
Ils prédiſent le trouble & la confuſion ;
Sabatier, qui des ſiens anime le courage,
Propoſe les états pour arrêter l'orage,
Et redoutant l'eſſor de ce nouveau viſir,
Tout bon Français bientôt marque même deſir.
Nos ſénats réunis, brillans de renommée,
Entraînent ſur leurs pas & la mître & l'épée ;
La cour paroît céder, & Brienne aux abois,
Fixe un terme à nos vœux qu'il retarde vingt fois.
Des peuples en ſuſpends la trop vaine eſpérance
Fonde ſur les états le ſalut de la France.
Cependant le prélat, ſans meſure ni frein,

Rompt & détruit le ſoir ce qu'il fait le matin ;
En arrêts impuiſſans envain il ſe conſume,
Envain des beaux-eſprits il emprunte la plume ;
Il eſt contraint de fuir, ſuivi de Lamoignon,
Qui depuis.... Mais alors on eſtimoit ſon nom ;
Dans ce moment d'effroi, de trouble & de ſcandale,
Nekre fait retentir les cris de ſa cabale ;
Le peuple s'en émeut, Verſaille eſt effrayé ;
Enfin le roi le nomme, & Lambert eſt rayé ;
Le genevois ſoudain, & ſon ardente clique,
Sappent à coups preſſés le pouvoir monarchique ;
Des mains de Cérutti pleuvent mille pamphlets ;
Les princes, les prélats ſont livrés aux ſifflets,
Et de l'Italien la plume incendiaire,
De Geneve en nos murs veut allumer la guerre.
C'eſt envain que d'Artois, Condé, Bourbon, Conti,
S'oppoſent aux efforts d'un eſprit perverti ;
Ils ſont prêts à périr ſous les débris d'un trône,
Que ne connoîtroit plus l'œil même de Calonne.

CALONNE.

Comment un tel projet manqué dans tous les temps,
Peut-il encore avoir de nombreux partiſans ?
On ſait qu'à ſes barons trop fiers de leur fortune,
Philippe oſa jadis oppoſer la commune ;
Mais un plan ſi voiſin de la confuſion,
Obtint bien rarement ſon exécution.

DURUEY.

Nekre, d'un eſprit vain, & tout plein de lui-même,
Croit que tout doit céder à ſon vaſte ſyſtême,
Que la France à genoux, l'encenſoir à la main,
Pour tout autre que lui, n'aura que du dédain :
L'inſenſé ne voit pas que tout près du naufrage....

CALONNE.

Je viens, s'il en eſt temps, pour conjurer l'orage ;
D'un billet, que dans Londre on m'adreſſa d'ici,
Dans ce jour, m'a-t-on dit, je dois être éclairci ;
On parle d'attentats, de révolte & de crimes :
On taît les criminels, ainſi que les victimes.

DURUEY.

Protégez cet empire, ô dieux de mon pays !

CALONNE.

Sans doute il faut pleurer la ſuperbe Paris.

DURUEY.

Ce n'eſt plus cette ville en merveilles féconde,

Que la Seine autrefois, l'arroſant de ſon onde,
Contemploit, & voyoit la reine des cités ;
Ce n'eſt plus qu'un amas d'horribles cruautés ;
Effrayés des apprêts de nos guerres civiles,
L'abondance & les arts ont fui de leurs aſyles ;
On y ſouffre le meurtre, & de la trahiſon,
On offre à prix d'argent de payer le poiſon.
Le citoyen y foule une terre étrangere ;
Le bourgeois veut pour lois donner ſa regle auſtere ;
Et le bruit des guerriers, aux armes l'appellant,
L'artiſte dans ſes mains voit mourir ſon talent.
La liberté pour nous ne fut que la licence ;
Le cœur droit de Louis eſt dans la confiance,
Et ne croyant céder qu'aux cris des bons Français,
D'une affreuſe anarchie il ſouffre les excès.

CALONNE.

Le voile des rhéteurs étendu ſur la France,
Annonce de l'état l'entiere décadence ;
Où le raiſonnement vient gâter la raiſon,
Richelieu même doit le pas à Pétion ;
Des abus de l'eſprit trop ordinaire exemple ;
Colbert & Chapelier diſputeroient enſemble,
Et le ſophiſme admis pour maxime d'état,
Target doit dans Dénain décider du combat.

DURUEY.

Nekre fut des premiers à franchir la barriere ;
A tous nos raiſonneurs il ouvrit la carriere ;
Et dans moins de vingt ans, ſes publiques leçons
Ont produit les écueils auxquels nous périſſons ;
Lui-même & Cérutti.

CALONNE.

Je vais ici l'attendre ;
Toi, paſſe chez la reine, où je devois me rendre.

SCENE II.

NEKRE, CALONNE, CERUTTI.

CALONNE.

Enfin vous l'emportez, monſieur, & notre roi
Vous éleve en un rang qui fut jadis à moi ;

Il vous fait directeur des trésors de la France.

NEKRE.

Un titre entre nous deux met quelque différence ;
Par-là, Louis est juste, & fait connoître assez
Qu'il veut récompenser les services passés.

CALONNE.

Sans nous en rapporter aux jugemens des hommes,
Le destin de l'état montrera qui nous sommes ;
J'ai prévu, j'ai parlé : dans un conflit si grand,
On cede à des raisons dont vous êtes garand.

NEKRE.

Si j'avois à parler à d'autres qu'à Calonne,
Je laisserois briller l'éclat qui m'environne ;
Et mon compte rendu dans mes habiles mains,
Les tiendroit au niveau du reste des humains.
Je dirois qu'un ministre, ayant mon caractere,
A droit, sur sa parole, aux respects de la terre.
Mais enfin, puisqu'ici le ciel veut nous unir,
Vois Nekre tout entier, & parle sans rougir.

CALONNE.

Je rougis pour toi seul, pour toi, dont l'artifice
A conduit ma patrie au bord du précipice,
Dont l'ignorante main seme ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Pour moi, qui de l'état dirigeant la finance,
Laissai chacun jouir des droits de sa naissance ;
L'on ne m'a jamais vu, trahissant mon devoir,
Confondre en même rang le soc & l'encensoir ;
Et périsse à jamais la fausse politique
Qui conçoit sans degrés un état monarchique,
Qui veut au même poids, peser tous les mortels,
Qui du sang des Français cimente ses autels,
Et n'ayant que Reynal & Guillotin pour guides,
Ne peut nous rendre égaux qu'à force d'homicides.
Oui, je doute, monsieur, que les yeux de Louis,
D'un prestige aussi vain soient long-temps éblouis ;
Il pourroit entraîner des suites trop sinistres.

NEKRE.

Je dédaigne, monsieur, la foule des ministres,
Qui se traînant toujours sur des formes d'état,
Gouvernent d'habitude, & regnent sans éclat.
Avant moi, Richelieu fit tout céder au trône,
De Louis sur sa tête il plaça la couronne,
Et portant le monarque au faîte des grandeurs,

Laiſſa loin de ſes pas ramper ſes ſucceſſeurs.
Je viens après cent ans, jaloux de ſa mémoire,
Par un nouveau chemin ravir la même gloire,
Et me faiſant du peuple un bien plus fort appui,
Régner tout-à-la-fois ſur le trône & ſur lui.

CALONNE.

Mais la cour ſera-t-elle auſſi d'intelligence ?

NEKRE.

Je ſaurai, croyez-moi, la réduire au ſilence;
De la philoſophie embraſſant les autels,
Je porte ma fortune au-deſſus des mortels.

CALONNE.

Je ne puis encenſer une philoſophie,
Sous laquelle je vois toute gloire avilie,
Qui ſeme le déſordre & la diviſion;
Reſpectant, comme vous, l'homme, & la nation;
Ne doit-elle pas tout à ceux dont le génie
La tira de l'enfance & de la barbarie ?
A ceux dont le talent, dans le plus grand des arts,
Toujours en ſa faveur ſut fixer les haſards ?
A ceux qui des deſtins, maîtres, pour ainſi dire,
Préparerent de loin la grandeur de l'empire ?
S'il nous eſt glorieux de nous dire Français,
La multitude eut peu de part à ces ſuccès;
Et quand il faut, monſieur, conjurer la tempête,
Que peuvent mille bras dépourvus d'une tête ?
D'une fauſſe lumiere on doit craindre l'éclat;
Par-tout elle perdit & le culte & l'état,
Et le peuple changeant ſeulement de ténebres,
Marque de flots de ſang ces époques célebres.
Le temps & la raiſon ramenent les eſprits;
Les Français rougiront d'avoir été ſurpris.
Du roi déſabuſé que ne peut la furie ?

NEKRE.

Suffren dans Siſteron tremble encore pour ſa vie.
Vois le peuple breton inſtruit par Montmorin,
Soutenir mes projets les armes à la main;
D'Orléans, dans Paris, arbore ma banniere;
Le bourgeois n'y tient plus ſon front dans la pouſſiere;
A Marſeille & dans Aix, le tribun Mirabeau
Au rochet, à la robe, ouvre plus d'un tombeau;
Et ſans gloire aujourd'hui, cette nobleſſe antique
Préfere à ſes lauriers la palme académique;
Ignorant qu'en cet art, dès long-temps dénigré,

Qui ne vole au ſommet rampe au dernier degré.
Des enfans d'Apollon careſſant la rudeſſe,
On la voit mendier les myrthes du Permeſſe ;
Les Boufflers, les Duras, ſavent faire un diſcours ;
Sedaine le maçon s'aſſeoit près des Harcourts.
Nivernois au conſeil, & Beauveau dans l'armée,
Ne doivent qu'à moi ſeul toute leur renommée.
Lauraguais n'eſt qu'un fou, Biron un partiſan ;
Liancourt croit déjà n'être plus courtiſan ;
Fézenſac m'obéit, & Périgord végete ;
Mouchy de ſon ſalut ſeulement s'inquiete ;
Bouillon vit ignoré ; Montmorin aujourd'hui
Couvre ſa nudité de mon utile appui ;
Narbonne aux pieds de Staal voit écouler ſa vie ;
Le ſang de vos héros au publicain s'allie,
Et riche de l'emploi de maître de l'hôtel,
Deſcars, le fier Deſcars ſuccede à Montmartel.
De Louis, par ſon cœur, conduit dès ſa naiſſance,
Le ruſé Maurepas ſut prolonger l'enfance ;
Confiant dans Vergenne, il crut régner par toi,
Deſpote ſous Brienne, & plébéien ſous moi,
Une ame noble & franche eſt tout ſon caractere ;
Et le mal qui fut fait fut de ſon miniſtere.
Voilà ce dont on veut que je ſois alarmé :
Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

CALONNE.

En étranger jaloux, c'eſt juger ma patrie ;
Quoi ! vous comptez pour rien nos héros de l'Aſie,
Et Condé dans Friberg, dans nos iſles Bouillé ;
Rochambeau dans Boſton, peut-il être oublié ?
Je vous rappellerois d'Eſtaing & la Grenade,
De Quélen, jeune encore, la célebre ambaſſade ;
D'Albert, Broglie, Laval, qui tous ſujets ſoumis,
Sont encor la terreur de tous nos ennemis.
Toujours on trouve en vous cette orgueilleuſe ivreſſe,
D'une ame folle & vaine, & ſans ſcélérateſſe ;
Mais détaillant un peu votre vaſte tableau,
Ne ſoupçonnez-vous pas ce même Mirabeau ?
Dans vous, l'ambition peut n'être pas un vice ;
Burrhus ambitieux fut trompé par Narciſſe ;
Et ce bruyant Philippe idole de Paris,
Eſt-il auſſi flatté d'être de vos amis ?
D'Albion préférant les mœurs & les maximes,
Des mains d'un ſcélérat, il peut voler aux crimes.

Cet homme eſt Mirabeau, redoutez tout de lui.

NEKRE.

Que peuvent-ils ſans moi? J'ai le peuple aujourd'hui;
Tout doit fléchir ici ſous le joug populaire.

CALONNE.

C'eſt eſtimer trop haut la faveur du vulgaire;
Car de ce peuple enfin dont on fait tant de cas,

NEKRE.

Je ſéduirai les cœurs.

CALONNE.

Ils ſolderont les bras,
Et tournant contre vous votre propre artifice,
De la chûte du trône ils vous rendront complice.
Mon amour pour mon roi,

NEKRE.

C'eſt le pouſſer trop loin.

CALONNE.

Sans doute; & c'eſt vous ſeul que regarde ce ſoin.

SCENE III.

NEKRE, CERUTTI.

NEKRE.

AMBITIEUX eſclave, & né pour toujours l'être;
Avec peine dans moi tu reconnois un maître;
Tu voudrois m'effrayer du nom de Mirabeau;
Le cedre voit en paix croître l'humble roſeau;
C'eſt à toi qu'appartient l'honneur de le confondre;
Ami, je te chargeai du ſoin de lui répondre,
Sur-tout qu'en tes écrits.......

CERUTTI.

Oui, j'ai tout préparé;
Ce que juſqu'à préſent le peuple a révéré,
Eſt préſenté par moi comme un culte frivole;
J'ai renverſé le temple, & j'ai briſé l'idole;
Nourri, vous le ſavez, à l'ombre des autels,
J'allois y bégayer des ſermens éternels,
Quand d'un miniſtre altier la ferme politique

Brisa de Loyola le sceptre tyrannique ;
Il ouvrit la carriere à mes jeunes talens ;
Je défendis Ignace & ses nombreux enfans ;
Et de l'ambition la premiere étincelle
Dans mon novice cœur fut le fruit d'un saint zele ;
Depuis étudiant le monde & ses secrets,
Je servis avec vous de plus grands intérêts ;
Mais en me partageant entre Geneve & Rome,
Je sus à toutes deux préférer le grand-homme.
Comptez sur moi, seigneur, & soyez mon appui.

NEKRE.

Mon cœur reconnoîtra ce service aujourd'hui ;
Mais dédaignant des cours la vieille politique,
Fixons l'œil cependant sur la chose publique ;
Consultons le moment par qui tout est permis,
Et le besoin d'argent à qui tout est soumis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Comte DE MIRABEAU, le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le Comte de MIRABEAU.

VIENS, suis-moi, d'Orléans en ces lieux se doit rendre ;
Je pourrai cependant te parler & t'entendre ;
Instruis-moi des secrets que doit t'avoir appris
Le séjour que pour moi tu viens faire à Paris ;
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincere ;
Songe que du récit enfin que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'empire français ;
Que fait-on dans Paris ? Que dit-on au palais ?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

La capitale encore à son prince fidele,
Voyoit, sans s'étonner, une armée autour d'elle ;
Les gardes seulement, assurés de secours,
Payés par d'Orléans, murmurent tous les jours.
La foiblesse du chef à leurs yeux découverte,
De Biron au cercueil leur fait pleurer la perte ;
Mais, sans éterniser des regrets impuissans,
Portés à la révolte, ils suivent d'Orléans.

Le Comte DE MIRABEAU.

Nous saurons employer ces nouveaux janissaires ;
Que font en ce moment nos secrets émissaires ?
Dans les replis des cœurs, ami, n'as-tu rien lu ?
Philippe y jouit-il d'un pouvoir absolu ?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

D'Orléans est content, si nous voulons l'en croire,
Et semble se promettre une heureuse victoire ;
Mais envain par ce calme il croit nous éblouir,

Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est envain que, trompant son calcul ordinaire,
Limon cherche en son nom à gagner le vulgaire;
Le peuple se souvient, malgré son amitié,
Qu'il l'a de son palais privé de la moitié,
Lorsque pour agrandir sa fortune nouvelle,
Il fit à ses voisins une injuste querelle.
Moi-même, j'ai souvent entendu ses discours;
Le peuple craint Philippe, & le craindra toujours;
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Pour lui, votre absence est un sujet de murmure.
Tous regrettent les temps à leurs penchans si doux,
Quand au Palais-Royal on n'entendoit que vous.

LE Comte DE MIRABEAU.

Quoi! tu croirois, ami, que mes fautes passées
Déjà des mains du temps pourroient être effacées?
Tu crois, qu'obéissant à mon plus chaud desir,
Paris m'écouteroit encore avec plaisir?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le succès désormais réglera sa conduite,
Il faut voir de la cour la victoire ou la fuite.
L'habitant de Paris, aimant toujours ses rois,
Obéit sans murmure à leurs plus dures lois;
Il ne trahira point l'amour de tant d'années;
Mais enfin le succès dépend des destinées;
Si l'heureux d'Orléans, secondant notre ardeur,
Au château de Versaille est déclaré vainqueur,
Vous verrez ces bourgeois lui rendre dans leur ville,
Avec l'obéissance, un hommage servile;
Mais si dans son dessein, les hasards plus puissans
Marquent de quelque affront le nom de d'Orleans,
Alors, je l'avoûrai, tremblant de votre audace,
Je crains pour vous, monsieur, quelqu'affreuse disgrace;
Nekre, vous le savez......

Le Comte DE MIRABEAU.

Peut-être avant ce temps
Je saurai l'occuper de soins plus importans.
Je sais que ce ministre a juré ma ruine,
Je sais, s'il triomphoit, le sort qu'il me destine;
Il regne seul, & moi, perdu dans nos états,
Je me vois le héros de futiles débats.
Voilà le peuple, ami; l'apparence le guide.
Nekre est tout à ses yeux, & nouvel Aristide,
A cet homme hautain, cupide, ambitieux,

Je prodigue aujourd'hui le nom de vertueux ;
Mais j'ai fu lui donner plus d'un fujet de veilles,
Et le bruit en ira bientôt à fes oreilles.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Quoi donc ! qu'avez-vous fait ?

Le Comte DE MIRABEAU.

Je prétends aujourd'hui
Que cet homme périffe, & la reine avec lui.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Quoi ! la reine, monfieur, cette augufte Marie,
Qui dans tant de beautés pour le roi fut choifie ?

Le Comte DE MIRABEAU.

Que parle-tu de roi, quand l'aîné des Bourbons,
Louis d'un vil banquier écoutant les leçons,
Quitte, pour fuivre Nekre en des fentiers vulgaires,
Les glorieux chemins que lui traçoient fes peres ;
Un tel difcours dans moi te doit être nouveau ;
Approche, Saint-Huruge, & connois Mirabeau.
J'ai fu, même à tes yeux, dès mes jeunes années,
Paroître dédaigner mes hautes deftinées ;
Mais les temps font venus où je dois de mon cœur
Te dévoiler enfin la fombre profondeur.
Altier, impérieux, mais fouple & populaire,
Du peuple inceffamment je plaignis la mifere ;
Sentant que par lui feul je pouvois m'élever,
Du ton de mes pareils je fus me préferver ;
Et fi Nekre avant moi fe fervit de fes larmes,
Que ne peut Mirabeau muni des mêmes armes ?
Du peuple, en nos états, je me fis le tribun ;
J'excitai d'Orléans, je féduifis d'Autun ;
D'Autun dont le cœur jeune, & la bouche encor pure,
Contre le facerdoce invoque la nature ;
A Philippe, foumis à fes avares goûts,
Je promis les tréfors qu'il prodiguoit pour nous ;
Même je fis briller aux yeux de fa compagne
Le fceptre du régent, & l'oubli de l'Efpagne ;
Ainfi me préparant à de plus grands combats,
Je devins le fanal de nos jeunes états ;
Fondateur de leurs lois, fans avoir leur eftime,
J'y prêchai les vertus, & méditai le crime.
D'Orléans, me dis-tu, fe croit roi dans Paris :
Je le mettrai lui-même au nombre des profcrits ;
Oui, ne t'y trompe pas, ce Philippe fi brave,
Ce fanfaron du crime, a l'ame d'un efclave.

Prêt

Prêt à régner, ami, si nous sommes heureux;
Prêt à fuir, si le sort contrarioit nos vœux;
Enfin, pour m'assurer la faveur souveraine,
Il faut perdre avec Neckre, Orléans & la reine;
Sans femmes, sans ministre, abhorrant nos états,
Le timide Louis va me tendre les bras.
J'ai, pour tromper Philippe, assuré mes mesures,
Et parmi ses agens, su choisir des mains sûres.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Ainsi donc, vous pouvez douter de ses vertus?

Le Comte DE MIRABEAU.

Ce seroit m'occuper de soins trop superflus.
Laissons les longs secours d'une vaine prudence,
Et fixons dès ce jour le destin de la France.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Qu'à tous les bons Français ce moment sera doux;
Vous régnerez par eux, ils régneront par vous.

Le Comte DE MIRABEAU.

Tu voudrois que pour prix de ce projet sinistre
D'un fantôme de roi trop abjecte ministre,
Dès long-temps dévoré de la soif de régner,
Au gré de tes Français j'aille me gouverner?
Au peuple, j'ai rendu d'ambitieux services,
Sans prétendre jamais adorer ses caprices;
Et je laisse à Guignard, au modeste Cicé,
A signer un arrêt qu'ils n'ont pas prononcé;
Va, le foible Louis nous fit ce que nous sommes;
Mais le peuple toujours fut fait pour les grands hommes;

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

De vos vastes desseins je n'étois point instruit;
Vous savez, contre vous on répand plus d'un bruit,
Qui, quoique dénués de toute vraisemblance,
Pourroient tromper vos vœux, même dès leur naissance.

Le Comte DE MIRABEAU.

Tu verras, m'érigeant en Richelieu nouveau,
Louis & ses sujets aux pieds de Mirabeau.
D'orgueilleux orateurs l'ignorante éloquence,
Par les lois des Cujas, voudroit régler la France;
Et des nobles sans nom, honte de leurs aïeux,
S'honorent de les suivre, & de ramper sous eux;
Malgré ces mirmidons, au temple de mémoire,
Dieu-donné de sa vie énorgueillit l'histoire;
Par lui le nom français, à l'univers porté,
Brille encor des rayons de l'immortalité.

Il eſt temps d'arrêter cette démagogie ;
Si je fus des premiers à lui donner la vie,
C'eſt que je dus chercher dans la confuſion
Les ſeuls degrés permis à mon ambition ;
Mais ces premiers pas faits, effort de mon génie,
Je veux rendre au conſeil ſa premiere énergie.
Que de ce vain ſénat le temple ſoit fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Etes-vous ſans ſoupçons du jeune la Fayette?
Sa prudence en tout ſens s'agite & s'inquiete.
Commandant de la garde, & maître dans Paris,
Dans le parti du peuple il a tous ſes amis.

Le Comte DE MIRABEAU.

La Fayette n'eſt point ce qu'un vain peuple penſe;
Le haſard le ſervit à Boſton, comme en France,
Où croyant voir en lui l'eſprit de Washington,
Le bourgeois ſe croit brave à l'abri de ſon nom ;
De cette tragédie un muet perſonnage,
Un garde de Bailly pourroit me faire ombrage;
Aujourd'hui la Fayette, aux yeux des nations,
N'eſt que l'exécuteur de nos proſcriptions;
Et bien plus commandé, crois-moi, qu'il ne commande;
D'un ou d'autre côté, qu'à périr il s'attende,
Ou maſſacré par eux, ou condamné par moi
Comme un chef de parti qui menace ſon roi;
Mais, voici d'Orléans, ſuivi de ſon la Touche.
Toi, prends garde qu'un mot n'échappe de ta bouche.

SCENE II.

Le duc D'ORLÉANS, Le comte DE LA TOUCHE, le comte DE MIRABEAU, le marquis DE SAINT-HURUGE.

le comte DE MIRABEAU.

ENFIN, voici le jour marqué pour vos exploits;
Vous ſeul tenez le ſort des peuples & des rois.
Souple à mes volontés, le ſénat de la France

Se range de lui-même à votre obéissance.
Saint-Huruge, seigneur, nous répond de Paris,
Et dans ce château seul sont tous vos ennemis.
Bientôt pour nos neveux, par un titre plus juste,
Philippe d'Orléans sera Philippe-Auguste.

Le duc D'ORLÉANS.

Je sais, en dirigeant nos desseins importans,
Ce que je dois, monsieur, à vos soins obligeans,
Et j'espere avant peu reconnoître ce zele ;
Mais, je vais vous parler en complice fidele :
Plus j'approche du but de mon ambition,
Plus je sens dans mon cœur d'irrésolution.
Si la cour me punit, je fus un peu sincere :
Ma hardiesse au roi, sans doute a pu déplaire,
Et de Brienne, errant en pays étranger,
L'exil a pu suffire enfin à me venger.

Le comte DE MIRABEAU.

Pourquoi parler, seigneur, d'exil & de vengeance ?
Votre grand cœur suffit aux destins de la France,
Et si, pour commander en maître aux nations,
L'homme foible a besoin du feu des passions ;
Philippe du même œil qui confond le superbe,
Doit voir l'aigle dans l'air, & l'insecte sous l'herbe ;
Sous les débris du trône étouffer ses rivaux,
Et par l'égalité régner sur ses égaux ?

Le comte DE LA TOUCHE.

Mais ne craignez-vous pas que cette politique
Qui conduit sur nos pas un peuple fanatique,
Appréciée enfin par tous les bons esprits,
Au lieu de ses respects, n'attire ses mépris ?
Déjà de Charles V on lui trace l'histoire ;
Bailly, comme Marcel, si l'on veut les en croire,
Par le peuple élevé, doit tomber comme lui ;
Il est. . . .

Le comte DE MIRABEAU.

Pour un Maillard cent Marcel aujourd'hui.
Ne craignez point, seigneur, qu'aucun puisse vous nuire
Si par l'exemple seul, on pouvoit se conduire,
Je vous rappellerois un de ces noms fameux,
Qui fut tout par lui-même, & rien par ses aïeux.
Nous sommes ici-bas ce que nous voulons être ;
L'homme doit obéir, le grand homme être maître.

Le duc D'ORLÉANS.

Mais pour mettre à profit vos utiles leçons,

Avons-nous dans Paris les soixante cantons ?
Le soldat pourra-t-il, entraînant la Fayette,
Le désigner l'auteur du coup que je projette ?

Le marquis DE SAINT-HURUGE.

Oui, seigneur, vous pouvez compter sur nos amis ;
Les gardes, les bourgeois, tout vous sera soumis ;
Et du peuple gagé les cohortes sans nombre,
Couvriront nos desseins du voile le plus sombre.

Le comte DE LA TOUCHE.

Mais, la duchesse ici.

Le comte DE MIRABEAU, *au marquis de Saint-Huruge.*

Vas, je reste en ces lieux ;
Sur tous ses mouvemens, je fixerai mes yeux.

SCENE III

Le duc D'ORLÉANS, la duchesse D'ORLÉANS, le comte DE MIRABEAU, le comte DE LA TOUCHE.

Le duc D'ORLÉANS.

Où courez-vous, madame, & d'où viennent ces larmes ?

La duchesse D'ORLÉANS.

Vous seul pouvez, seigneur, dissiper mes alarmes.
On dit ; même ce bruit ne paroît point nouveau,
Qu'en vous montrant le trône, on vous mene au tombeau ;
Que parmi vos amis ; puis-je achever le reste ?

Le duc D'ORLÉANS.

Moi, que je craigne d'eux un dessein si funeste ;
Ah ! madame, écoutez un plus heureux transport ;
Nous allons au triomphe, & non pas à la mort ;
Et voulant écarter la cour & ses ministres,
Nous n'avons point formé de projets plus sinistres.
De mon bonheur, enfin, pourquoi vous affliger ?

La duchesse D'ORLÉANS.

Dans quels siecles de soins vous allez vous plonger !
Vous le savez, seigneur, Penthievre vous adore ;
Mais de l'ambition, si la soif vous dévore,
Si l'honneur de régner, de mon bonheur jaloux ;

M'enlevoit mon seul bien, m'arrachoit mon époux ;
Enfin, si quelque main à tous les deux contraire,
Détournoit contre nous la fureur populaire ;
Allons, loin de ces lieux attendre le succès,
Ne vous refusez pas à mes tristes regrets ;
Un cœur comme le mien ne peut-il vous suffire ?

Le duc D'ORLEANS.

Pourquoi ces mots sans suite, & que voulez-vous dire ?

Le comte DE MIRABEAU.

Quelqu'un pourroit-il nuire à Philippe aujourd'hui ?

La duchesse D'ORLEANS.

Vous qui le conduisez, répondez-vous de lui ?
Ah ! d'une ambition, que mon amour redoute
Quel but pourra jamais vous adoucir la route ?
Eh ! quoi, n'êtes-vous pas au plus sublime rang ?
N'est-ce pas vous manquer, manquant à votre sang ?
Un jour, il m'en souvient ; dans un tendre délire,
Je voudrois, disiez-vous, que maître d'un empire ;
Mais de plaire à Penthievre encore plus jaloux,
Elle eût avec mon cœur, mon sceptre à ses genoux :
Oui, c'est m'en donner un, que cesser d'y prétendre.

Le duc D'ORLEANS.

Je ne puis résister à cette voix si tendre,
Et je cede, sans doute, à d'injustes soupçons ;
Mais soyez désormais toutes mes passions,
Je vous le dis sans fard, sans aucun artifice.

La duchesse D'ORLEANS.

Je connois mon époux, & je lui rends justice.

SCENE IV.

Le duc D'ORLEANS, le comte DE MIRABEAU.

Le comte DE MIRABEAU.

LES ministres, seigneur, se l'étoient bien promis.

Le duc D'ORLEANS.

Les ministres, dis-tu ?

Le comte DE MIRABEAU

Répandent dans Paris ;
Mais je crains cependant d'être un peu trop sincere.

Le duc D'ORLEANS.

Non, parle.

Le comte DE MIRABEAU.

J'obéis : on dit que votre mere,
Ecartant de son sein le vieux sang de Bourbon,
Ne transmît à son fils des Capets que le nom ;
Qu'à la gloire, opposant les plaisirs les plus minces,
Philippe n'eût jamais les goûts chers aux grands princes ;
S'il fut un moment fait pour étouffer ce bruit.

Le duc D'ORLEANS.

J'entends ; de tes conseils je cueillirai le fruit.
Viens, & forçant enfin cette cour à se taire,
Je saurai lui montrer ce qu'Orléans peut faire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA Marquise, DE TOURZEL, CALONNE.

La Marquise DE TOURZEL.

EST-CE une illusion ? en croirai-je mes yeux !
Calonne ! quel chemin vous conduit en ces lieux ? ...

CALONNE.

Je viens payer, madame, excité par mon zele,
Ce que doit à son roi tout serviteur fidele ;
Je sais que je me livre à tous mes ennemis ;
Que je dois craindre Nekre & ses nombreux âmis ;
Que j'irrite à la fois son orgueil & sa haine ;
Mais sauvons, s'il se peut, & Louis, & la reine.

La Marquise DE TOURZEL.

Depuis trois mois la reine en son appartement
Cherche un peu de repos ; & toujours vainement.
Elle rejete, hélas ! de son ame agitée,
Toute distraction par nos soins projetée ;
Elle embrasse son fils, tantôt pleure avec nous,
Celui dont la priva le destin en courroux ;
Même, depuis huit jours, & plus triste, & plus sombre ;
Quelquefois elle semble appercevoir une ombre.
De mots entrecoupés, elle presse les sons ;
Jusques sur ses amis elle étend ses soupçons.
Les yeux remplis de pleurs, souvent d'un air austere,
Elle appelle à grands cris, & Choiseul, & sa mere ;
Elle accuse le ciel, ou bien se plaint à tous
D'avoir été trompée, ainsi que son époux.
Oui, plus je la connois, plus mon courroux s'enflâme ;
Quand je vois des Français calomnier son ame.

CALONNE.

Tout le mal vient de Nekre, & de sa vanité ;
Genevois & sectaire avec la royauté,

Il pourſuit aujourd'hui la croyance romaine ;
Le ſceptre & la tiare ont des droits à ſa haine ;
Et d'un comptoir obſcur au grand jour parvenu ,
Il ne veut plus , dit-il, de rang que la vertu.
Tel eſt des novateurs le langage ordinaire ,
Et comme en tous les rangs il exiſte un vulgaire ,
Il a trouvé des grands dont les yeux faſcinés ,
Groſſiſſent le troupeau de ſes illuminés ;
Ou qui , peut-être auſſi , plus adroits que les autres ,
Eſperent tout d'un Dieu dont ils ſont les apôtres.
Mais on ouvre : la reine.

SCENE II.

LA REINE, LA MARQUISE DE TOURZEL, CALONNE.

LA REINE A CALONNE.

HELAS ! je vous revois ;
Et peut-être , monſieur , pour la derniere fois.

CALONNE.

Ah ! madame , un moment , daignez tarir ces larmes.
Que peuvent à vos maux de ſtériles alarmes ?
Le monde eſt juſte enfin , ſur vous , ſur votre époux ,
Un jugement plus lent n'en ſera que plus doux.
Eloignez de votre ame une douleur ſi vive.

LA REINE.

Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive.
Un ſonge qui m'effraie , & par-tout me pourſuit ,
Vient troubler mon repos & le jour & la nuit.
Je ſais ce que l'on doit à de groſſiers preſtiges ,
Et mon eſprit armé contre ces vains prodiges ,
Mépriſa dès long-temps la foibleſſe & l'erreur ;
Mais ce ſonge en mes ſens a porté la terreur.
Epouſe & mere enfin , pourrai-je être inſenſible ,
Aux avis bienfaiſans d'une main inviſible ?
J'errois dans les détours du parc de Trianon ,
Seule , au déclin du jour , dans un ſombre abandon ,

Quand je vois près de moi s'élever de la terre
Un ſpectre ; je veux fuir ; grands Dieux ! c'étoit ma mere,
Dont la main ſoulevant ſes longs habits de deuil,
Préſente à mes regards la tête de Choiſeul.
Mon cœur, malgré mes ſens, vers tous les deux m'entraîne.
Tremble, me dit le duc ; ô malheureuſe reine,
D'infâmes aſſaſſins redoute le courroux ;
On en veut à tes jours, à ceux de ton époux,
D'Orléans ;..... A ces mots les éclats du tonnerre
Dérobent à mes yeux, & Choiſeul, & ma mere,
Et le roi s'empreſſant à mes lugubres cris,
De cet affreux ſommeil vient tirer mes eſprits.
Que peut me préſager cette vue effroyable ?
Pourroit-on ajouter au malheur qui m'accable,
Et réduite à pleurer, & mon fils, & l'état ;
Faut-il pour mon époux craindre un aſſaſſinat ?

La Marquiſe DE TOURZEL.

Ah ! madame, pourquoi vous effrayer d'un ſonge ?

CALONNE.

Peut-être cet avis n'eſt point un vain menſonge,
Madame, & dans ce jour un peu mieux éclairci,
J'aurai le mot ſecret du billet que voici :
Puiſſe un vent favorable écarter ces nuages,
Et le calme en nos cœurs ſuccéder aux orages.
Mais, Nekre vient.

LA REINE.

Allez, j'attends votre retour,
Je veux ſeule avec lui m'expliquer en ce jour.

SCENE III.

LA REINE, NEKRE.

NEKRE.

Quoi ! pendant que Louis eſt ſorti ſans eſcorte,
La ſœur de l'empereur attend ſeule à ſa porte !

LA REINE.

Je vous cherchois, monſieur.

NEKRE.

Qui, moi, madame !

Vous.

Certains faits doivent être éclaircis entre nous ;
Et pendant que du roi, la cour cherche la trace,
Il faut fur mes foupçons, que l'on me fatisfaffe.

NEKRE.

J'ignore de quel crime on a pu me noircir.

LA REINE.

De tout ce que j'ai fait, je vais vous éclaircir.

Elle s'affied.

Quinze ans font écoulés depuis que la couronne
Nous fit connoître, hélas ! les foucis qu'elle donne ;
Et quinze ans, defirant de voir fon peuple heureux,
Le roi n'a pu jouir du plus doux de fes vœux.
Maurepas, vous favez, indiqué par fon pere,
Nous parut à tous deux un ange tutélaire ;
Mais fon expérience & fa capacité
Le cédoient de beaucoup à fa légéreté.
Il fut rendre du roi le defir inutile,
En lui peignant toujours l'art de régner facile.
Vergennes le fuivit, docile à mes fouhaits,
Sans achever la guerre, il accepta la paix,
Efpérant avec elle, au fein de l'abondance,
Par d'affidus travaux régénérer la France.
Vains defirs ! vains projets ! de mon bonheur jaloux,
Le fort s'eft conftamment déclaré contre nous,
Et le ciel ajoutant aux malheurs de la terre,
Nous vîmes fuccéder la famine à la guerre.
On changea de principe, on changea de confeil,
Sans pouvoir à nos maux mettre un sûr appareil ;
Et fans nous arrêter à la prompte difgrace
Du prélat, dont ici vous occupez la place,
Je viens à ce moment où mes heureufes mains
De Louis, contre vous, tromperent les chagrins ;
Sans doute, vous fentez, forti du miniftere,
Combien votre conduite avoit dû lui déplaire ;
Et vos premiers travaux au public confacrés,
Etoient même, fans moi, d'inutiles degrés,
Alors que Loménie, à fes mains incertaines,
Du tréfor épuifé vit arracher les rênes,
Chacun fe rappelloit votre fuperbe humeur.
De Stockolm, on craignoit même l'ambaffadeur ;
Et peut-être doit-on aux foins de votre gendre,
Le parti que l'Europe, à Guftave a vu prendre.

NEKRE.

Madame, à qui cacher déformais nos malheurs ?

LA REINE.

Dans le fecret du moins nous dévorions nos pleurs ;
D'être trop bien inftruit, juftement l'on foupçonne
Un prince à qui la France affura fa couronne.
Cependant, rejetant ceux qui briguoient ma voix,
Je peignis à Louis le befoin d'un bon choix ;
Et fans vous croire exempt de cabale & d'intrigue,
On écouta le peuple, & j'écartai la brigue.
Ce n'étoit rien encor : votre religion
S'oppofoit aux élans de votre ambition ;
On murmuroit, monfieur, & faut-il vous le dire,
On annonça dès-lors les malheurs de l'empire,
Si cet obftacle enfin, par moi feule abatu,
Vous livroit de Louis la facile vertu.
Malgré l'antique loi de l'autel, & du trône,
De Louis en vos mains je remis la couronne ;
Il vous nomma miniftre, & pour tant de bienfaits,
Je ne vous demandai que l'amour des Français.
Sans danger pour l'état ne pouviez-vous me plaire ?
Voilà ce que j'ai fait, en voici le falaire.
Attentif à fixer tous les regards fur vous,
Du nom même du roi vous paroiffez jaloux ;
De vos premiers projets la fauffe économie,
N'offrit plus aux fujets qu'une cour avilie ;
Et vos comptes rendus, plus au peuple qu'au roi,
Parloient beaucoup de vous, de votre époufe ; & moi
Qui de tous vos travaux, devois, à plus d'un titre,
Etre la confidente au moins, finon l'arbitre,
Vous fembiez éviter de prononcer mon nom.

NEKRE.

Madame, vous croiriez.

LA REINE.

Sur le moindre foupçon
Que mon autorité fait pancher la balance,
Je vous entends citer les malheurs de la France,
Comme fi, trahiffant, & mon fils, & mon roi,
J'ofois facrifier tout le royaume à moi.
Encor, ce feroit peu, fi votre ingratitude
A me déplaire en tout, eût borné fon étude ;
Mais, qui peut ignorer que l'état aujourd'hui
Ne foit prêt de périr, & nous-même avec lui.
Mépris de tous les rangs, haine de tous les princes ;

La capitale en feu, de même les provinces ;
Le roi craignant ſon peuple, & ſon frere inſulté ;
Par-deſſus tous les noms, votre nom exalté ;
Tout ne montre-t-il pas que votre ſoin perfide
Fut de perdre un état qui vous choiſit pour guide ?
Car vos talens, qu'on porte à la ſublimité,
Livrent à nos ſoupçons votre fidélité.

NEKRE.

Accuſer à la fois ma droiture & mon zele !

LA REINE.

Comme vous, Sunderland, pour ſon prince infidele,
A Guillaume livra le crédule Stuart ;
Vous n'eûtes à nos maux, monſieur, que trop de part.
Vous rabaiſſez Louis, & d'un ton hypocrite,
Vous ne parlez jamais que de votre mérite ;
Vous oppoſant toujours au bien de nos amis ;
Appuyant en ſecret nos plus chauds ennemis ;
D'un peuple qu'on ſéduit outrant le caractere,
Vous applaniſſez tout, alors qu'il faut lui plaire ;
Pourvu qu'en votre nom, le bienfait accordé
Cache juſqu'au ſoupçon que Louis l'ait cédé.
Dans ce Paris enfin, fier de votre génie,
Vous allez triompher quand le roi s'humilie :
Même j'ajouterai, que d'un front ſans égal,
On vit à vos côtés, & votre épouſe, & Staal.
Et ne tremblez-vous pas, en voyant votre maître,
S'il lui reſte du moins quelque deſir de l'être,
Sur un peuple, par vous fidelement inſtruit,
Ne régner déſormais que par votre crédit ?
De la France à l'Europe, aggravant les miſeres,
Peignant des maux réels, promettant des chimeres ;
Voilà les fruits amers de vos brillans travaux ;
Et lorſque je me plains à vous de tous nos maux,
Lorſque j'ai pu vingt fois comme ici vous confondre,
Par des futiles mots, vous croyez me répondre ;
Vous, dont j'eus pu laiſſer mourir l'ambition
Dans le dédale obſcur de la religion.

NEKRE.

Madame.

LA REINE, *ſe levant*.

C'eſt aſſez : j'ai trop ſu vous connoître.
Aux états, au conſeil, allez parler en maître ;
C'eſt en cédant aux vœux d'un peuple trop ingrat,
Que j'ai perdu le roi, moi-même, & tout l'état.

SCENE IV.

NEKRE, MADAME NEKRE.

NEKRE.

Avez-vous entendu cette ſuperbe reine ?

Madame NEKRE.

Hélas ! j'entendois tout, & plaignois votre peine.
Monſieur, nous ſommes ſeuls ; écoutez en ce jour
Un conſeil que dicta le plus ſincere amour.
Etrangers dans ces lieux, enchaînés l'un & l'autre,
Ma conduite toujours fut ſoumiſe à la vôtre.
De ce premier affront, ſongeons à profiter,
Peut-être la fortune eſt prête à nous quitter.
Evitons un retour qui ſeroit trop funeſte,
Toute la cour nous haît, le clergé nous déteſte ;
Et s'il faut vous montrer enfin ce que je voi,
Ce peuple même ici me cauſe de l'effroi ;
Aux plus affreux excès ſon inconſtance paſſe :
Prévenons ſon caprice, & craignons qu'il ſe laſſe.
Gagnons le lac Léman, & ſes bords écartés,
Où nos aïeux, dit-on, jadis furent jetés.
Vous pouvez du départ me laiſſer la conduite ;
Sur-tout de vos tréſors j'aſſurerai la fuite.
Oui, le moindre incident, dans vos vaſtes projets,
Peut de votre carriere, encombrer les trajets :
Le plus ſimple hazard des jeux de la fortune ;
L'intérêt ou l'intrigue, à la cour ſi commune ;
Dans vos amis le trouble ou la diviſion,
De tous vos ennemis la conſtante union :
Rendez-vous aux avis d'une épouſe alarmée,
Qui préfere vos jours à votre renommée.

NEKRE.

Madame il n'eſt plus temps, le ſort en eſt jeté ;
Au ſommet du pouvoir en ce moment monté,
Il ſeroit trop honteux moi-même d'en deſcendre ;
J'ignore du deſtin ce que je dois attendre ;
Mais dût-il de mon ſort altérer la douceur,
Ailleurs, pour votre époux, il n'eſt plus de bonheur.

Je connois de Louis l'ame molle & facile ;
Trop long-temps de mes mains j'ai pétri cet argile.
Tout me répond encor, & du peuple & de lui :
N'ai-je pas en moi-même un plus ſolide appui ?
Et pour me conſerver la faveur ſouveraine,
Je ſaurai me paſſer du crédit de la reine.

Fin du troiſieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE LALLY, *ſeul.*

Souverains protecteurs de l'empire des lys,
Dieux! témoins de la foi que je dois à Louis :
Ah ! quand ſous ſon aïeul, j'ai vu périr mon pere,
En dois-je à ſes enfans un reſpect moins ſincere ?
Eloignez-vous de moi coupable ambition,
Trop criminel eſprit de la ſédition :
Si jadis cette cour étoit fertile en brigues,
Voit-on dans nos états de moins noires intrigues ?
A trahir mon honneur ſi j'étois deſtiné,
Reprenez le pouvoir que vous m'avez donné ;
Vous, qui toujours ſoumis à nos illuſtres princes,
Deſirez ſeulement le bien de leurs provinces.
Lally.... rentre en toi-même, & vois s'il t'eſt permis,
De livrer un ſecret qui perd tous tes amis.
Des amis.... des amis.... le ſont-ils de ma gloire ?
Craignons de voir unir leurs noms & ma mémoire.
Périſſe bien plutôt juſques au ſouvenir,
Des forfaits que jamais ne croira l'avenir.
Diſciple humilié d'un Laclos, d'un Barnave,
Reſpirer ſous des rois, eſt-ce vivre en eſclave ?
Ah ! cet antique trône de l'empire français,
Ne dût qu'à ce pouvoir, ſa gloire & ſes ſuccès.

Oui.... que Calonne inſtruit.... Sauvons le roi, la France;
Le bien de mon pays ſera ma récompenſe.
Je périrai peut-être en un ſi beau deſſein;
Le parti que je ſuis a plus d'un aſſaſſin;
Périſſons, s'il le faut, mais qu'on entende dire,
Maltraité de ſon roi, Lally ſauva l'empire.
J'apperçois d'Orléans, & tous ſes conjurés:
Dieux! voilà les vertus que vous couronnerez.
Sortons.

SCENE II.

Le duc D'ORLEANS, le comte DE MIRABEAU, LACLOS, CHAPELIER, BARNAVE.

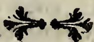
Le duc D'ORLEANS.

Vous, mes amis, contre une cour parjure,
Qui voulez me ſervir à venger mon injure,
Mirabeau, Chapelier, vous Barnave & Laclos,
Antoinette fut ſeule auteur de tous mes maux;
C'eſt elle dont la main féconde en artifices,
Fit rompre deux hymens à mes vœux ſi propices.
Ses orgueilleux dédains rappelloient à Louis
L'épouſe du régent, & la mienne, & leur fils.
De ſon eſprit mordant la piquure profonde,
Compare ces beaux jours aux brouillards de la fronde.
De Brouſſel & de Rets rappelant le tableau,
Elle peint d'Orléans comme un Beaufort nouveau.
Vengez-vous, vengez-moi, notre cauſe eſt commune;
Je mets entre vos mains mon nom & ma fortune;
Prodiguez mes tréſors au peuple de Paris;
Ecartons de ces lieux, & la reine & Louis:
Des miniſtres obſcurs diſperſons la cohue;
Et lorſque cette cour, à nos pieds abattue,
De ſa perte, en fuyant, donnera le ſignal,
Du royaume pour lors lieutenant-général,
Je puis récompenſer dignement votre zele;
Vous, Chapelier, des ſceaux le gardien fidele,

Vous apprendrez à tous à reſpecter mon nom.
Laclos, prenez ma garde & remplacez Lomont.
Mirabeau de Paris aura le miniſtere ;
Barnave choiſira la marine ou la guerre.
Moi, je me guiderai toujours par vos avis,
Et nul n'aura d'emploi que vous, & nos amis.

Le comte DE MIRABEAU.

Suſpendez un diſcours dont la bonté me bleſſe,
Seigneur, de l'amitié redoutons la foibleſſe ;
Sa balance perfide aux plus grands intérêts
A des plus ſages plans arrêté les progrès ;
Sous un prince abſolu, dédaignant ces meſures,
Un miniſtre affermi choiſit ſes créatures ;
Mais en ce moment même où nous créons l'état,
Tout choix eſt important, tout emploi délicat ;
Et, par exemple, au ciel ſa demeure ordinaire,
L'aſtronome Bailly peut-il régler la terre ?
Liancourt d'une excuſe éludant le combat,
Guidera-t-il jamais les troupes de l'état ?
L'un à ſa paſſion doit tout ſon caractere.
D'Aiguillon n'a pour but que de venger ſon pere ;
L'autre qui de courage a manqué de tout temps,
Peut, dans ſa politique, eſſayer ſes talens.
Mais ſur-tout écartons ces Gracques ſubalternes
Par mode conjurés, Catilina modernes,
Qui, dans une bergere, un Saluſte à la main,
En parlant d'un Français, citent un nom romain.
A tout un édifice une pierre peut nuire ;
Un homme ſeul éleve ou détruit un empire ;
Mais Saint-Huruge accourt, & ſemble vous chercher.



SCENE

SCENE III.

Le duc D'ORLEANS, le comte DE MIRABEAU, le marquis DE SAINT-HURUGE, LACLOS, CHAPELIER, BARNAVE.

Le marquis DE SAINT-HURUGE.

VOUS pouvez de Paris, feigneur, vous approcher.
Aux gardes révoltés la Fayette eft en butte ;
J'ai donné le confeil, un autre l'exécute ;
Et dans quelques momens tout Verfaille invefti,
Déformais à la cour ne laiffe qu'un parti.

Le comte DE MIRABEAU.

Soit que la cour demeure, ou bien prenne la fuite,
De ces lieux importans laiffez-moi la conduite ;
Je fais de qui l'on doit ici fe défier ;
J'obferverai Lally, j'aurai l'œil fur Mounier,
Et faifant de tous deux une juftice prompte,
Je faurai, s'il le faut, vous en rendre un bon compte.

Le duc D'ORLEANS.

Nous nous abandonnons, monfieur, à votre foi ;
Aux états affemblés, allez donner la loi ;
Pendant que de la cour, obfervateur fidele,
J'exciterai du peuple, ou retiendrai le zele.

SCENE IV.

Le comte DE MIRABEAU, le marquis DE SAINT-HURUGE.

Le comte DE MIRABEAU.

DEMEURE, Saint-Huruge. Enfin voici le temps
Où le trône ébranlé jufqu'en fes fondemens,

Peut auſſi dans ſa chûte entraîner notre perte ;
Le peuple, aſſure-tu ;

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

La plaine en eſt couverte,
Et dans quelques momens, monſieur, ils ſont à nous.
Des ſoldats nous avons ſéduit l'eſprit jaloux ;
Du héros de Boſton ils échauffent le zele.

Le comte DE MIRABEAU.

Les héros ne ſont point taillés ſur ce modele.
La nature leur donne un bien autre reſſort ;
Des pilotes pareils ſont habiles au port ;
Profitons ſeulement de ſa frêle ſageſſe.
Un ſoin plus important en ce moment me preſſe ;
Et ſans me confier à ce peuple nouveau,
Qui court s'aſſeoir au trône, échappé du barreau:
J'ai ſondé les eſprits, & la cour interdite,
Préférera, crois-moi, la priſon à la fuite ;
Celle-ci de la guerre ouvriroit le chemin ;
Eh ! que peut ce conſeil les armes à la main !
Non, nous ne ſommes plus au temps de Henri quatre,
Où les Sully ſavoient conſeiller & combattre.
A quelques gens d'eſprit l'état abandonné,
A perdu cet honneur qui l'avoit gouverné.
Les talens ne ſont plus qu'un vain jeu de mémoire ;
On calcule aujourd'hui tout, excepté la gloire.

Le marquis DE SAINT-HURUGE.

Eh ! que faire, monſieur, en ce péril nouveau ?

Le comte DE MIRABEAU.

J'ai prévu dès long-temps juſques à mon tombeau ;
Si le foible Louis, ſe courbant ſous l'orage,
Croit, ſe livrant au peuple, échapper au naufrage ;
Qu'en habile uſurier, & peu propre au combat,
Nekre évite la guerre, & plus, l'aſſaſſinat,
Qu'Orléans effrayé des maux qu'il n'a ſu faire,
En fuyant pare un coup qui devoit m'en défaire :
Que la Fayette enfin, & vingt mille ſoldats,
Sauvant mes ennemis, ſuſpendent leur trépas ;
Alors tout mon projet n'étant plus que chimere,
J'ouvre une main avide à l'or de l'Angleterre :
Ne pouvant de la France ennoblir le deſtin,
Je porterai le trouble & la mort dans ſon ſein.
De cette liberté l'eſprit incendiaire,
Gagnera par mes ſoins juſques au militaire.
Le marin redoutant de libres matelots,

Craindra leur inconſtance encor plus que les flots.
Que les chefs irrités par de ſanglans outrages,
Au ſouffle de la haine allument leurs courages ;
Que par-tout ces tyrans, tant élus qu'électeurs,
Trouvent, au lieu de paix, d'éternelles clameurs ;
Que les Francs adoptant de nouvelles patries,
Abandonnent la leur aux torches des furies.
Et puiſſe en ce néant, moi ſeul penſant en roi,
Voir périr un état qui ne vit pas pour moi.
Mais on vient : pourſuivons nos deſtins favorables ;
Et s'il le faut, ami, perdons ces miſérables.

SCENE V.

NEKRE, *ſeul.*

(*Il s'avance à pas lent, & paroît abſorbé en lui même.*)

NON, je ne croirai point que ce peuple aujourd'hui,
Ecoutant d'Orléans, m'abandonne pour lui.
Après un ſilence.
Tu ne le croiras point ? vain eſpoir qui te flatte ;
Crois-en ce peuple au moins, lorſque ſa rage éclate.
Crois-le, quand tranſgreſſant les plus ſaintes des lois,
Il oſe violer le palais de ſes rois.
Miniſtre trop aveugle ! ô fortune cruelle !
J'avois cru t'échapper dans la race mortelle.
Ah ! pourquoi d'un vain nom deſirant trop l'éclat,
Ai-je remis la main au timon de l'état ?
Montagnes de la Suiſſe ! horrible ſolitude !
Vous n'euſſiez à mon cœur offert rien d'auſſi rude !
De la reine, comment ſoutenir le regard ?
Moi, d'un peuple gagé, ridicule étendard,
Je croyois qu'à mon nom couloient ſes ſeules larmes ;
Et j'étois le ſignal de coupables alarmes.
Je croyois m'enivrer du plaiſir doux des encens,
Et j'étois le jouet des plus vils courtiſans.
Où fuir ! d'une maiſon ardente à ma ruine,
J'ai deſſéché le tronc juſques dans ſa racine ;
Sa fureur s'étendant ſur ma poſtérité,

Peut-être on doutera que Nekre ait exiſté.
Hélas ! de mes travaux, affreuſe récompenſe,
Mon nom, celui de Law, ſeront unis en France ;
Et les ſiecles diront, parlant de nos projets,
L'un perdit le monarque, & l'autre les ſujets.
Ecartons ces penſers dont l'horreur m'environne ;
Voyons s'il reſte encor quelque reſſource au trône ;
Eſſayons de calmer un peuple furieux.
Mais la reine & Calonne avancent vers ces lieux.

SCENE VI.

LA REINE, CALONNE, NEKRE.

(LA REINE A NEKRE.)

VOUS entendez ce peuple, & voyez ce qu'il oſe ;
Quand de l'état trahi, croyant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la rebellion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion ;
Vous l'entendez, monſieur, votre rare prudence,
Loin d'éteindre, alluma ce feu dans ſa naiſſance ;
Et peut-être ſes chefs, conſommant leurs forfaits,
Du plus auguſte ſang vont ſouiller ce palais !

NEKRE.

Madame, je croyois !

LA REINE.

Ce mot n'eſt pas d'un ſage ;
Qui croit toujours au calme eſt ſurpris par l'orage.

NEKRE.

Madame, permettez : quand je vins à la cour,
J'avois à réparer les torts de plus d'un jour.
Je crus qu'à ſon flambeau, l'amour de la patrie
Pourroit rendre à ce peuple une utile énergie ;
Que l'exemple donné par le meilleur des rois,
Feroit chérir en lui la douceur de ſes lois ;
Sur-tout que les Français, ivres des droits du trône
Epureroient encor l'éclat de la couronne ;
Et que loin de briſer ce ſublime reſſort,
L'honneur ſeul parleroit, non les droits du plus fort.

En connoiſſant la France, en liſant ſon hiſtoire,
Madame, ainſi que moi, tout autre eût pu le croire.

CALONNE.

C'eſt l'hiſtoire du jour qu'il falloit conſulter.
Quand aux droits du monarque on permet d'inſulter;
Lorſque ſous le vain nom d'amour de la patrie,
On allume par-tout les feux de l'anarchie;
Lorſqu'ennemi du trône, on en ternit l'éclat,
Doit-on être étonné que quelque ſcélérat,
Abuſant à ſon tour d'un peuple trop crédule,
L'éloigne d'un reſpect devenu ridicule?
La diſcorde aujourd'hui, par un ſecret nouveau,
Aux mains d'un philoſophe a remis ſon flambeau;
Et voyant s'allier le ſabat & la pâque,
Elle prend pour brandons les rêves de Jean-Jacque.
Quoi, pour rendre fameux Sieyes & Chapelier,
Faut-il troubler vingt ans tout un royaume entier?
Craignons qu'autour de nous, des princes plus habiles,
Ne mettent à profit nos diſcordes civiles.
Voyez de ſes malheurs, le Batave effrayé;
Le Belge encor tremblant, & dans ſon ſang noyé;
Et ſur-tout redoutons l'étroite politique
De ces adorateurs du ſénat d'Amérique,
Qui voudroient, écoliers de Price & de Francklin,
Habiller un géant du juſte-au-corps d'un nain;
Que ſon exemple fut la regle à qui tout cede;
Mais le mal étant fait, cherchons-en le remede.
Ce n'eſt plus le moment des regrets & des pleurs,
Voyons à prévenir le plus grand des malheurs.

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, CALONNE.

(Le roi achevant de lire un billet que Calonne vient de lui remettre.)

CALONNE.

Je remplis mon devoir de fidele sujet.

LE ROI.

Tout ce que l'on me dit peut-il être croyable?
J'éprouverois le sort d'un tyran exécrable!
Moi, qui pour mes sujets le cœur plein de bonté,
Ai dépouillé les lois de leur sévérité.
Esperent-ils trouver leur bonheur dans ma perte?
Ravir la liberté, qui leur étoit offerte,
Quand de leurs chefs jaloux, voyant l'ambition,
Je voulus étouffer toute division.

CALONNE.

Si l'on eût adopté vos lois justes & sages,
Les deux chefs de parti perdoient leurs avantages;
Et vos peuples heureux par votre volonté,
Eussent été soumis à votre autorité.
Mais se voyant trompés dans leur folle carriere,
D'Orléans fut à Nekre allier sa banniere,
Et de cette union l'imposant appareil,
Effrayant vos amis, trompa votre conseil.
Nekre abusé lui-même, & plein de confiance,
Se crut en ce moment l'idole de la France;
Et soudain détruisant l'ouvrage de son roi,
Il voulut être seul l'organe de la loi.
Ainsi des deux partis, habiles à vous nuire,
L'un veut régner sans vous, & l'autre vous détruire.

LE ROI.

Un Bourbon s'unissant aux plus vils scélérats,
Croit se rendre fameux par des assassinats.
A condamner mon sang devois-je donc m'attendre!
Oui, s'il me déshonore, il vaut mieux le reprendre,
Lui qui tout bouillonnant de fureur contre moi,
Vouloit s'accroître encor de celui de son roi;
Mais sur-tout, qui trompant un peuple téméraire,
Etouffe en des enfans tout amour pour leur pere.

(A Calonne, qui lui remet un papier.)

Voyons ceux qui de Nekre, appuyant les projets,
Donnent sans le vouloir, naissance à ces forfaits.

CALONNE.

Peut-être aigriront-ils la douleur qui vous blesse,
Sire, vous y verrez les chefs de la Noblesse.

LE ROI *(lisant.)*

Parmi mes ennemis Lameth & d'Aiguillon!
Sans moi comment Lameth eût-il porté son nom?
Vignerot.... mais du moins d'Aiguillon eut un pere,
Et contre lui, peut-être, ai-je été trop févere.

(Il continue de lire.)

En croirai-je mes yeux! Luynes, Montmorency;
Liancourt & Clermont, vous, Noailles aussi.
Oui, tous ces noms pour moi font un trait de lumiere:
Accours, peuple français, viens venger ta misere,
Dans le sang de tes rois ose plonger tes mains;
Mes bienfaits aujourd'hui paient mes assassins;
Mais si tu veux du moins de justes sacrifices,
Commence par tes chefs, ils furent mes complices.
Mes complices!... Que dis-je, en cet horrible jour,
Conjurés au sénat, vils flatteurs à la cour,
De mes propres bontés, me rendant la victime,
Ils jouissent des biens dont ils me font un crime.

(Il lit.)

Montesquiou: mes trésors furent ouverts pour lui,
A la cour amené sans parens, sans appui,
Orgueilleux d'un vain nom qui devoit me déplaire,
D'un odieux ministre il est le secrétaire.
Et la Rochefoucault, Castellane & d'Aumont,
L'un fait par ses aïeux, l'autre traînant son nom;
D'Aumont couvert, non pas de nobles cicatrices,
Peut-on me reprocher le moindre de leurs vices!
N'écoutons désormais que la voix de l'état,
Craignons les mouvemens d'un cœur trop délicat,

(*Rejetant les yeux sur ce qu'il a lu.*)

Mais vous, dans tous les temps, l'appui du diadême
Vous, amis de nos rois, & nobles comme eux-mêmes....
Aveugle rejeton des grands Montmorenci
Si ce n'est pour régner, que faites-vous ici ?

CALONNE.

Dans cet excès fatal sa jeunesse le guide,
Des Mahomets du jour, c'est un nouveau séïde
Et tous au même piege également surpris,
Connoîtront un peu tard.... Mais d'où viennent ces cris ?
Est-ce vous, duc de Guiche ?

SCENE II.

Le ROI, le duc DE GUICHE, CALONNE.

Le duc DE GUICHE.

Ah! je respire à peine.

LE ROI.

Que fait mon fils ! où sont le dauphin & la reine ?

Le duc DE GUICHE.

Fuyez, sire, fuyez un peuple furieux,
Dont les flots effrayans m'ont jeté vers ces lieux.

LE ROI.

Quoi ! d'Estaing est-il mort ? mes gardes, la Fayette..

Le duc DE GUICHE.

Ce dernier de son roi, foiblement s'inquiete ;
Sans doute il obéit au maire de Paris.

LE ROI.

Expliquez-vous, enfin ; où sont nos ennemis ?

Le duc DE GUICHE.

Par-tout où votre peuple échauffé de carnage,
Peut tracer dans le sang les marques de sa rage ;
Sire, chargés du soin de veiller ce palais,
De répondre d'un sang précieux aux Français,
Vos gardes abhorrants des trames criminelles,
Juroient jusqu'à la mort de vous être fideles,
Et voyoient autour d'eux, non sans être étonnés,
Par des soldats français les lys abandonnés.

D'Estaing

D'Estaing prêt à périr sous leurs nobles ruines,
Se montroit à nos yeux, tel qu'on vit à Bovines
Celui de ses aïeux, dont les heureux exploits,
Mériterent l'écu qui distingue nos rois;
Et quoique peu nombreuse, une troupe aguerrie,
Eût peut-être du peuple arrêté la furie,
Si des soldats vendus n'avoient contre leur foi
Trafiqué leur honneur & le sang de leur roi.

CALONNE.

O crime! ô trahison!

Le duc DE GUICHE.

Cependant la Fayette
Arrive, & sans s'ouvrir du dessein qu'il projette,
Après avoir à tous répondu des hazards,
Il laisse ses soldats quitter leurs étendards;
Lui-même les suivant, en ce moment oublie,
Dans un lâche sommeil, l'honneur & votre vie.

CALONNE.

Elevé dans Boston au mépris de nos lois,
Wasington lui montra comme on trahit ses rois.
Docile à ses leçons, jaloux de sa mémoire,
La révolte est pour lui le chemin de la gloire.

Le Duc DE GUICHE.

Bientôt par sa retraite au tumulte excités
Le peuple & les soldats fondent de tous côtés,
Et de vos gardes seuls la trop foible cohorte
Ne peut de ce palais leur défendre la porte;
Eux-mêmes poursuivis jusqu'en ces murs sacrés,
Sur les marches du trône ils tombent massacrés,
Et fideles encore à l'ordre qui les lie,
On les voit, sans combattre, abandonner la vie.
Des grands même, dit-on, dans ce désordre affreux,
Encourageant au meurtre un peuple furieux,
Excitent à prix d'or sa rage sanguinaire.

CALONNE.

Des chevaliers français est-ce le caractere!

LE ROI.

Voilà de d'Orléans les glorieux projets;
Lui-même redoutant ces insignes succès,
Et troublé des remords d'un affreux régicide,
De la fuite m'offroit la ressource perfide.
Traître envers sa patrie, & traître envers son roi,
Qu'à l'instant on s'assure.

SCENE III.

Le ROI, la Duchesse D'ORLÉANS, ses enfans, le Duc DE GUICHE, CALONNE.

La Duchesse D'ORLÉANS.

Ah! sire, écoutez-moi.

Le ROI.

Que voulez-vous, madame, êtes-vous sa complice?
Prétendez-vous enfin arrêter ma justice?
Pour un sujet rebelle, un infidele époux,
Quel sentiment encor.

La Duchesse D'ORLÉANS.

J'embrasse vos genoux;
Et mes enfans & moi nous offrant pour ôtage,
De sa soumission vous remettons le gage.

Le ROI.

Je vous écouterois, madame, en ce moment,
Si le crime eût été commis ouvertement;
Si le noble transport de son ame hautaine
Les armes à la main m'eût declaré sa haine;
Si votre époux, risquant un glorieux trépas,
Au péril de sa vie eût troublé mes états:
Mais coupable aujourd'hui des plus infâmes brigues,
Ourdissant dans la nuit les plus lâches intrigues;
Corrupteur de mon peuple, & l'argent à la main,
Peut-être parmi lui cherchant un assassin;
Et pour mieux assurer ses cabales sinistres,
Me forçant à garder d'incapables ministres;
De nous & de l'Espagne altérant l'union,
Portant par-tout le trouble & la confusion,
Pour tout mon sang enfin, & pour mon propre frere,
La France devenue une terre étrangere,
Je dois à mon honneur, je dois à mes états,
A l'univers entier.

La ducheſſe D' O R L E A N S.

Sire, n'achevez pas.

Le R O I.

Eh! quand ſur ma bonté gagnant cette victoire,
Vous pourriez effacer ſes torts de ma mémoire,
Sept princes de mon ſang en pays étranger,
Suffiront bien ſans moi, madame, à nous venger;
Et paſſa-t-il des mers les profondes abymes,
Jamais le ciel vengeur n'oublia de tels crimes.

La ducheſſe D' O R L E A N S.

Ah! ſire, pour l'honneur de votre auguſte nom,
Ces forfaits n'entrent point dans l'ame d'un Bourbon.
D'un peu d'ambition le ſouffle trop funeſte
Egara mon époux; un traître a fait le reſte.
La bonté dans mon roi brille en tout ſon éclat....

C A L O N N E.

Si j'oſois ajouter quelques raiſons d'état,
Sire, je vous dirois que dans ce moment même,
On doit craindre de prendre un parti trop extrême.
Que ce peuple abuſé déjà depuis long-temps,
Peut ſe croire obligé de ſauver d'Orléans,
Et ne ménageant rien pour empêcher ſa perte,
Se porter, du tumulte, à la révolte ouverte.
Que vous pouvez ſans blâme écouter la bonté;
Que ce n'eſt pas le temps de la ſévérité.
Mais éloignant Philippe avec quelque prudence,
Craignez tout d'un parti dont il eſt l'eſpérance;
Et ſur-tout évitez qu'un ſentiment trop doux
Ne lui fourniſſe encor des armes contre vous.

La ducheſſe D' O R L E A N S.

Obtiendrois-je de vous cette faveur ſuprême?

Le R O I.

Puiſſent tous les Bourbons lui pardonner de même!

La Ducheſſe D' O R L E A N S.

Méritez cette grace, & tombez avec moi,
Enfans trop malheureux, aux pieds de votre roi.

L E R O I *la retenant.*

Que je vous plains, madame, & qu'en cette occurence;

La Ducheſſe D' O R L É A N S.

Ah! que mon époux; mais votre conſeil s'avance
Et je dois reſpecter des momens précieux,
Qu'au prix de tout mon ſang je voudrois plus heure ux.

SCENE IV.

Le ROI, le Maréchal DE BEAUVEAU, le Comte DE MONTMORIN, NEKRE, le Duc DE GUICHE, CALONNE.

LE ROI *à ſes miniſtres.*

Sur vos fronts abattus je juge de l'orage;
Que devient aujourd'hui ce ſuperbe langage!
Aſſurant tout prévoir, étant toujours ſurpris,
Tout prêts à commander alors qu'on eſt ſoumis;
Détruiſant mon pouvoir en vantant ma puiſſance,
Et flatteurs conſommés trompant ma confiance.

Le Comte DE MONTMORIN.

Sire, le peuple encor n'a point trahi ſa foi,
Il reſpecte dans vous, & ſon maître, & ſon roi,
Et de l'autorité l'antique & ſaint uſage
De votre auguſte ſang doit être l'apanage;
Paris veut ſeulement, au ſein de ſes ſujets,
Voir ſon roi ramener l'abondance & la paix;
Ecarter de ſes murs les diſcordes civiles;
Et donner par ſa voix l'exemple aux autres villes.

LE ROI.

Pour jouir des débris de mon autorité,
Joignez la perfidie à l'imbécillité.
Voilà ce qu'a produit ce ton académique,
Qui ſe croit propre à tout, même à la politique;
Et qui, de ſon vernis couvrant tous ſes défauts;
Donne pour clair l'obſcur, veut rendre vrai le faux.
Maurepas, abuſant de ma ſimple jeuneſſe,
Employa le premier cette funeſte adreſſe,
M'offrant dans l'avenir un chimérique appui,
Il prépara l'abyme où je tombe aujourd'hui.

(*Regardant ſes miniſtres.*)

Et de ſes ſucceſſeurs le coupable langage,
A de l'état enfin conſommé le naufrage.
Oui, j'obéis en brave à de lâches conſeils;
Puiſſai-je au moins ſervir d'exemple à mes pareils;
Mais ſur-tout éclairés par mon expérience,

Puissent mes héritiers au trône de la France,
Voyant quel est mon sort, connoître le danger
D'admettre à ses conseils le perfide étranger.

SCENE V.

LE ROI, le duc D'ORLEANS, le maréchal de BEAUVEAU, le comte de MONTMORIN, le duc DE GUICHE, CALONNE, NEKRE.

Le Duc D'ORLEANS, se jetant aux pieds du roi.

AH! mon roi.

LE ROI, le relevant.

Levez-vous, allez, je vous pardonne,
Malheureux ! ignorez-vous le poids d'une couronne?
Cependant évitant un trop juste courroux,
Que la mer dès ce jour me sépare de vous.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, la REINE échappant aux assassins qui arriverent à son lit, au moment où elle en sortoit, suivie de la marquise DE TOURZEL, conduisant le DAUPHIN & MADAME, fille du roi.

LE ROI.

MADAME, en quel état?

LA REINE.

On en veut à ma vie.

Le Duc DE GUICHE, mettant la main à son épée.

Ah! tout mon sang avant qu'elle vous soit ravie.

LE ROI, A LA REINE.

(Au duc de Guiche.)

Demeurez près de moi. Vous, monsieur, il suffit,
Pour le salut de tous, s'il falloit qu'un pérît.
Je connois mes devoirs, & dans mon rang sublime,
C'est à moi qu'appartient d'être cette victime.

(On entend battre la générale. Le marquis de la Fayette, que l'on a été réveiller, paroît d'un côté du théâtre, à la tête des ci-devant gardes-françaises ; de l'autre côté s'avancent les députés des états, nommés pour accompagner le roi, parmi lesquels on distingue le comte de Mirabeau.)

(Le dauphin effrayé se jete dans les bras de son pere.)

(Les troupes enveloppent la famille royale, & l'emmenent ; les députés les suivent, excepté Mirabeau.)

SCENE DERNIERE.

Le Comte DE MIRABEAU, seul.

NOUS, sans perdre le temps en regrets inutiles,
Cherchons des instrumens sous ma main plus dociles ;
A mes hardis projets une fois parvenu,
Peu m'importe qu'après Mirabeau soit connu.

FIN.